Esthétique du paysage urbain contemporain à Nice : invention, continuité et identité

Dossier de synthèse par Olivier Dalban

MASTER 2 ICM - année 2012-13 Esthétique, industries culturelles, arts et NTIC

Master 2 Pro
ICM

En quoi l'esthétique du paysage urbain contemporain à Nice implique t-elle que l'invention artistique s'inscrive dans la continuité d'une tradition pour affirmer une identité ?

Depuis les années 80, la plupart des grandes villes se réapproprient leur centre pour en faire un lieu de vie où l'individu se réalise, et crée du lien avec les autres. Autrefois espace investi par la circulation automobile et dédié essentiellement aux besoins primaires des habitants (travailler, se loger, se nourrir), il se transforme aujourd'hui en un espace où le piéton est prioritaire. La déambulation est à nouveau possible, elle fait, selon les réflexions de Michel de Certeau, "de la ville un texte et du marcheur un lecteur"[1] du tissu urbain.
L'enjeu est alors une requalification de l'entité urbaine sur la base d'un mode de vie désirable.

Ainsi que l'exprime Jean-Marie Schaeffer dans "Adieu à l'esthétique"[2], les chercheurs qui analysent, depuis les années 90, les relations entre paysage et esthétique soutiennent que ce sont les expériences faites par les individus, et les émotions qu'ils ressentent, qui permettent de transformer les territoires de la ville en paysages. Le paysage urbain n'est donc plus un simple décor à contempler, mais il raconte un scénario, où l'art peut prendre une place significative.

Comme le souligne Norbert Hillaire, la vision moderne de l'esthétique de la ville "cherche à inscrire les oeuvres dans la proximité de la manifestation plutôt que dans l'éloignement de la représentation". L'oeuvre n'est donc plus enfermée dans un lieu institutionnel, mais vient à la rencontre du passant, ce qui change la donne de l'accès du public à l'art contemporain. Placer une oeuvre d'art dans la ville, c'est faire en sorte que le citadin transforme son regard sur ce qui l'environne : au milieu des signes qui saturent l'espace, surgit une possible clé de lecture du paysage urbain.

Plus particulièrement, placer une oeuvre d'art contemporain dans une ville historique, interroge nécessairement la mémoire, car l'espace urbain est déjà en quelque sorte une oeuvre, en ce sens qu'il a été façonné par des siècles de tradition. Ainsi, "il faut voir dans l'impression de beauté qui se dégage d'un lieu urbain, la rencontre - superposition, addition, intégration - de multiples systèmes esthétiques jouant à différentes échelles et selon divers modes; et le niveau le plus élevé est celui de la composition du tableau urbain, qui répartit plans, masses, et espaces, et qu'on pourrait appeler scénographie."[3] Le paysage urbain contemporain s'inscrit

[1] Norbert Hillaire, "Modes de l'oeuvre et modes du lieu", page 14.
[2] Jean-Marie Schaeffer, "Adieu à l'esthétique", Presses Universitaires de France (PUF) (mai 2000)
[3] Gilles Chambon – DEA « Reconnaissance esthétique du paysage urbain pré-moderne » (UNIVERSITE DE PARIS VIII Département d'Urbanisme 1986)

dans une continuité où la signification de chaque élément compte moins que celle de l'ensemble. Les historiens d'art parlent d'un « visage de la ville ». L'espace public est aujourd'hui une vitrine, où la cité forge son image.

Et donc se pose la question de comment va s'articuler l'oeuvre dans son contexte, lui-même oeuvre au sens large ? Affirmation d'une identité ? Rupture ou continuité avec ce que le lieu nous dit du passé culturel de la ville ? L'enjeu n'est-il pas avant tout que l'oeuvre interroge le passant pour l'inciter à donner du sens ?

Nous allons étudier comment cette problématique se pose et se traite à Nice, dans l'aménagement paysager du centre-ville à travers trois axes de réflexion : l'héritage du passé historique, les chantiers urbains, et la commande publique aux artistes de l'Ecole de Nice

L'héritage du passé historique :

Le centre-ville de Nice se compose de deux lieux différents de part et d'autre du Paillon :

- le Vieux-Nice, bâti sur les fondations des comptoirs grecs, où s'est cantonnée la vie de la cité jusqu'au début du XVIII^{ème} siècle.
- la ville moderne, qui s'est développée au delà des remparts détruits par Louis XIV, et qui a connu son apogée au XIX^{ème} siècle.

C'est de cette époque que date la physionomie actuelle de la ville, voulue par les ducs de Savoie. **En 1832, le roi Charles Albert crée le Consiglio d'Ornato,** organe directeur de la mise en application du plan d'agrandissement et d'embellissement de la cité. La nécessité d'une harmonisation esthétique du paysage urbain est clairement posée, affirmant l'identité de la ville comme deuxième capitale de son territoire après Turin. Ceci fait aujourd'hui de Nice une exception urbaine par rapport aux autres villes françaises.

Prenons l'exemple de la Place Garibaldi, originellement Piazza Vittoria, par où le Souverain entrait dans sa cité, symbolisant son autorité avec sa statue au centre (photo 1).

Après le rattachement à la France, la statue du Roi est remplacée en 1891 par celle de Garibaldi, héros niçois de l'unité italienne et le message change : c'est l'affirmation de la force du peuple (photo 2). Le développement du tourisme de luxe sur la promenade entraîna en contrepoint la spécificité sociale de la place Garibaldi, perçue comme un quartier populaire, habitée par les "vrais Niçois". "A l'époque du climatisme hivernal, la place, englobée dans les quartiers ouvriers de l'Est (...), constitue un lieu central, populaire et vivant, symbolisant la culture et les traditions, qui prospère à l'abri de la déferlante touristique."[4] La requalification récente de la place en espace piéton et le déplacement de la statue centrale signifient la volonté de restituer le lieu aux passants, afin que la culture et l'art puissent venir à la rencontre du public et s'exprimer d'une manière nouvelle (photo 3).

Il y a ainsi continuité du lieu dans son architecture, mais rupture avec l'usage qu'on en fait, pour affirmer que cet espace est désormais non plus un lieu de célébration et de circulation, mais un lieu de vie et d'échanges.

De même, la tradition artistique du trompe-l'oeil, héritée du baroque gênois, se retrouve sur les façades des immeubles du XIX^{ème} siècle à nos jours, inscrivant dans une continuité l'esthétique du paysage urbain.

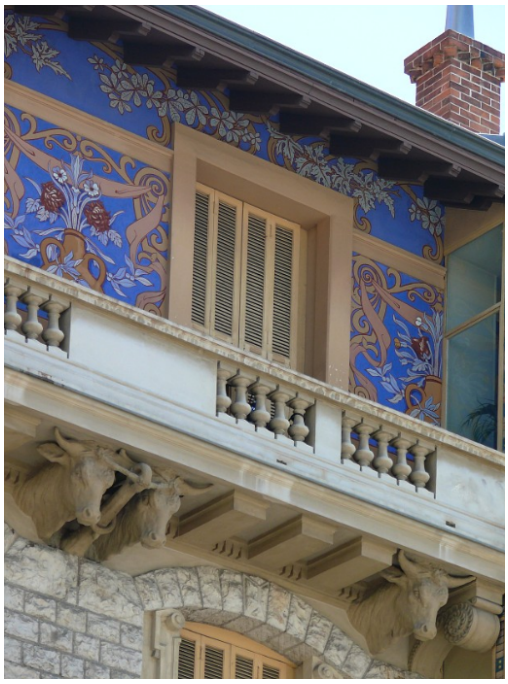
▲ Ci dessus : La place Garibaldi, l'une des rares en Europe à être décorée en trompe-l'oeil sur ses quatre façades, a fait peau neuve en 2010, retrouvant ses décors historiques grâce au travail des architectes de la Ville qui se sont basés sur des photographies du XIXe siècle.

Ci-contre : Trompe-l'oeil sur la façade aveugle d'un immeuble moderne, bordant la voie rapide. ►

[4] Philippe GRAFF, L'exception urbaine : Nice de la Renaissance au Consiglio d'Ornato, éditions Parenthèses, Marseille 2000

Le trompe-l'oeil permet d'embellir l'espace urbain à moindres frais. Il suscite également l'interrogation du passant sur la réalité de ce qu'il voit et rend la perception de la ville ludique. La spécificité des décors contemporains est d'inclure des personnages, donnant une dimension supplémentaire à l'effet artistique : les trompe-l'oeil des façades ne sont plus seulement un un ajout architectural, mais elles donnent vie à un mur aveugle.

Comme l'expliquent Denise Santi et Paul Castela, le bouleversement culturel consécutif au rattachement fait passer le pays niçois d'une situation de type médiéval à un processus d'urbanisation particulier, aboutissant à la réalisation à la Belle Epoque, d'une des plus belles villes d'Europe.
"Les riches commanditaires des travaux ne regardent pas à la dépense.
Une main d'oeuvre de qualité est prise en main par les architectes les plus renommés. Les ouvriers et les artisans transposent sur leurs habitations les techniques qu'ils emploient dans les beaux édifices. Ainsi se constitue dans tous les quartiers, un art de la fresque, spécifique à la ville, qui contribue à embellir le quotidien et l'imaginaire des Niçois." [5]



A droite, fresque datant de la Belle Epoque sur la façade d'une villa niçoise. ►

Depuis les années 1980, cet art s'exprime spontanément sous la forme de peintures de grand format effectuées sur des murs de friches urbaines ou des espaces d'expression libre. Le sujet des fresques est variable : de la représentation réaliste à l'imaginaire pur, les styles et influences sont multiples. Initialement, ces oeuvres affirmaient l'appartenance de l'artiste à un groupe dans lequel il puisait son identité, ou rendaient hommage à une personne ou à un événement.

A droite, fresque réalisée en 2005 par le collectif SCB, à Nice, sur les terrains vagues des Diables Bleus. ►

[5] Denise Santi et Paul Castela, Les façades peintes à Nice, Institut d'études niçoises, 1996.

Ces oeuvres peuvent également mettre en scène un lieu et/ou un nom de lieu pour manifester la fierté d'appartenir à ce territoire.

Ci-contre, fresque réalisée en 2006 par les collectifs SCB et ADN, à Nice, sur les terrains vagues de Diables Bleus. La volonté d'exprimer l'appartenance au territoire niçois a dépassé celle de l'appartenance à un groupe. Cette peinture au format gigantesque a généré un mouvement fédérateur autour d'une certaine forme d'identité niçoise, dans laquelle les artistes et les passants se reconnaissaient . ▲

La commande publique s'est montrée sensible à cette mouvance artistique. Par exemple, en 2004, la Mairie avait fait appel à ces mêmes artistes pour participer à la manifestation "Les murs, un autre regard".
A partir d'une exposition, explorant la thématique du mur au MAMAC, est née l'idée d'utiliser le thème du mur comme fil rouge d'une série d'événements qui accompagne en "OFF", l'exposition. Cette opération dépasse le cadre institutionnel, pour s'ouvrir sur l'espace public et faire émerger des actions à l'échelle de la ville. Elle s'inscrit dans la nouvelle politique niçoise : favoriser l'accès à la culture pour tous les publics, soutenir la création dans un champ de disciplines élargi.

Ci-contre : l'affiche de "Les murs, un autre regard". ►
Ci-dessous : la fresque réalisée par le collectif SCB ▼

Les chantiers urbains :

Les modifications du paysage urbain, apportées dans le centre-ville de Nice ces dernières années, témoignent de la volonté de raconter le paysage urbain du passé en affirmant l'identité de la ville d'aujourd'hui dans la continuité de son histoire. On le voit par exemple dans l'habillage des palissades de chantier, notamment celles de la coulée verte, sur le lit du Paillon.

▲ Ci dessus : Les travaux de démolition de la gare routière en 2012

Sur un fond de ciel azur s'étend un sol verdoyant, symbole de la volonté municipale de réintroduire la nature au coeur de la cité. A intervalles réguliers, sont présentées des images de Nice : d'une part des façades d'immeubles anciens bordant le Paillon, qui seront à nouveau visibles après les travaux, d'autre part, des vues d'artistes en images de synthèse, représentant les futurs aménagements.

Plus généralement, on retrouve souvent sur les palissades des autres chantiers du centre ville, des photos de sites emblématiques de Nice.
Ainsi, la volonté d'embellissement rejoint la volonté d'affirmer une identité.

Ci-contre : chantier du parking Sulzer en 2011 ►

De même, les travaux du tramway, ont permis de dégager les vestiges d'un ensemble fortifié du XIV^{ème} siècle, sous la place Garibaldi, autour de la porte Pairolière. L'intérêt historique et patrimonial de cette découverte a été mis en valeur par un habillage des palissades de chantier et l'organisation de visites guidées sur le site.

Avec le tramway Nice retrouve ses racines
Fouilles archéologiques de la porte Pairolière et du Pont Vieux
l'Agglo avance.

▲ Ci dessus à gauche : panneau 4x3, place Garibaldi, mettant en scène Catherine Ségurane, héroïne niçoise
▲ Ci dessus à droite : visite guidée des fouilles archéologiques, avec support explicatif sur les palissades

La réalisation de la crypte archéologique sous la place Garibaldi, entreprise à la suite des travaux du tramway, témoigne d'une volonté de préserver le patrimoine, le mettre en valeur et le rendre accessible au grand public.

En retrouvant leurs racines, les habitants de la région s'approprient leur histoire et renforcent leur sentiment d'être Niçois. Ils prennent également conscience que la ville moderne, comme l'explique Gilles Chambon, résulte d' "éléments issus d'époques différentes et donc de préoccupations parfois assez divergentes, en les cimentant comme se cimentent en une roche les sédiments successifs." [6]

Ci dessus : crypte archéologique de Nice, inaugurée en 2012 ▲

[6] Gilles Chambon – DEA « Reconnaissance esthétique du paysage urbain pré-moderne », déjà cité.

Plus généralement, la création de la ligne 1 du tramway a nécessité l'élaboration d'un cahier des charges, précisant les objectifs esthétiques et les messages symboliques de cette réalisation. François Barré, président du comité d'experts de la commande publique artistique lors de ce projet, a insisté sur ces priorités :

- concevoir des oeuvres pour installer une présence artistique dans la ville.
- respecter les spécificités de Nice et notamment sa dimension internationale et culturelle
- présenter un scénario nocturne et diurne, d'hospitalité, en adéquation avec le portrait de la ville.
- réaffirmer l'importance des lieux emblématiques du coeur de la cité.
- poursuivre le mouvement de modernité dans le paysage urbain niçois.[7]

Les artistes participent à une volonté de transformation et d'embellissement urbain qui rappelle les fondements du Consiglio d'Ornato, inscrivant ce projet dans une continuité historique cohérente. Mais aujourd'hui cette volonté va plus loin, avec des objectifs nouveaux de démocratisation culturelle et d'ouverture à l'international.

Par exemple, l'installation "Conversation à Nice" sur la place Masséna, est constituée de sept statues représentant les différents continents. Elles s'illuminent et changent de couleur, symbolisant le dialogue entre les différentes communautés qui composent la société moderne. Elles invitent à lever les yeux et redécouvrir le ciel de la ville.
Ainsi, l'individu devient acteur du paysage, puisqu'il est invité à l'interpréter, à donner du sens à ce qui l'entoure.

▲ Ci-dessus : "Conversation à Nice" de Jaume Plensa

Parfois cette interaction ne fonctionne pas, comme avec les postes restantes de la Porte Fausse de l'artiste Sarkis. Le lieu était pensé pour accueillir les messages des passants, déposés sur un plateau placé au centre de l'escalier, afin de "vivre une expérience esthétique et poétique unique, tout en se confrontant à la réalité de notre monde contemporain", selon les propos de l'artiste. Malheureusement, ce ne sont pas des cartes ni des lettres qu'on y trouve, mais des mégots et des canettes vides... Cet usage détourné de l'oeuvre pose la limite de la participation créative du passant. Faut-il assortir l'oeuvre d'un mode d'emploi précis ? Et dans ce cas, où est la liberté de l'art ?

[7] Magazine Infotram, numéro spécial, mai 2007

L’Ecole de Nice

Depuis une dizaine d’années, apparaissent dans le décor urbain niçois, des oeuvres d’artistes de l’Ecole de Nice, issues de la commande privée ou de la commande publique.

L’expression « Ecole de Nice » a été créée par des journalistes, pour rassembler sous un même terme des artistes de la Côte d’Azur qui, chacun à leur manière, inventaient une esthétique nouvelle dans les années 60. C’est ce qu’explique Arman, un des fondateurs de ce mouvement, dans une interview de 2003 : "L'Ecole de Nice n'est pas un phénomène important. A l'époque, il suffisait d'être un artiste et d'habiter la région niçoise pour appartenir à l'Ecole de Nice."
En effet, l’Ecole de Nice n’est pas à proprement parler une école de peinture, car elle ne s’est pas créée autour d’un grand maître ou d’un style artistique, mais plutôt par un regroupement d’artistes locaux très différents dans leurs intentions et leurs travaux.

En utilisant le tramway, on est en contact direct avec les réalisations de Ben, chargé de créer une signalétique originale. Il décline ses travaux les “Pensées de Ben” dans tout le réseau, sur de petits panneaux ayant pour intentions de rendre les gens de bonne humeur, les faire sourire, les faire réfléchir, s’interroger.

Ci-contre : arrêt “Le Ray” du tramway (avec panneau “Marche ou rêve) ►

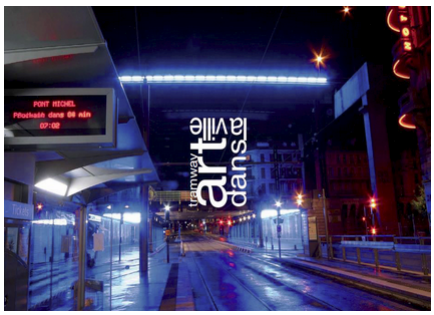
C’est la force des mots, c’est le sens qui va primer sur le graphisme.

Ci-contre : arrêt “Opéra Vieille ville” (avec panneau “M’en bati sieu Nissart”) ►

L’artiste a expliqué son projet dans un une déclaration sur son site en mars 2006 : “Pour moi, l’art depuis Duchamp et Cage est une porte ouverte sur la vie. Mes oeuvres s’inscriront dans un rapport d’art contemporain qui s’adresse à un public mixte et de passage et induiront une volonté de s’interroger sur l’art lui-même. Toutes générations

confondues, mes textes s'adresseront autant aux jeunes qu'aux anciens. Étant à Nice, je pense qu'il faut proposer également des phrases en niçois pour rappeler qu'il y a une langue, une culture et qu'elle existe au quotidien.
Je suis fier de ce projet dans la mesure où j'ai le sentiment qu'une oeuvre formelle s'oublie plus facilement qu'une oeuvre que les gens peuvent s'approprier : garder en soi une citation comme autant de fenêtres ouvertes sur un art contemporain qui alimente la pensée." [8]

Sous les ponts de la voie ferrée Avenue Jean Médecin et Boulevard Gambetta, des néons bleus rendent hommage à l'artiste Yves Klein, inventeur de l'IKB (International Klein Blue).



Ci-contre : lumières bleues sous les ponts SNCF et voie rapide de l'avenue Jean Médecin ►

Le troisième artiste de l'Ecole de Nice dont on peut rencontrer les oeuvres dans la ville est Arman. Son concept est que "le monde est comme un tableau, la grande œuvre fondamentale dont les artistes s'approprient des fragments (…) C'est la réalité entière, le bien commun de l'activité des hommes, la nature du XXème siècle, technologique, industrielle, publicitaire, urbaine, qui est assignée à comparaître." [9] Par exemple, l'une des façades du MAMAC est composée d'une accumulation de chaises bleues de la Promenade des Anglais. Le travail de l'artiste est une recomposition d'une oeuvre pré-existante, le tableau des chaises alignées devant la mer.

Ci-dessus : les chaises de la Promenade des Anglais ▲
Ci-contre : façade du MAMAC : accumulation de chaises ►

Cette recomposition manifeste le regard de l'artiste sur le rôle de l'objet dans la civilisation de consommation :
"Le nombre change la qualité de l'objet, crée une masse, un seuil critique d'accumulation qui altère l'identité et la signification de l'objet." (Arman, 2000).

[8] Ben Vautier, site internet www.ben-vautier.com
[9] Pierre Restany, Premier manifeste du Nouveau Réalisme, mai 1960

La ville de Nice a commandé à Sacha Sosno, une immeuble nommé la Tête au carré. Le propos de l'artiste y est très différent de celui d'Arman : en effet, la Tête au carré était au départ une petite sculpture. C'est par une réflexion menée avec l'architecte Yves Bayard que Sosno développe la notion de "sculpture habitée" : une oeuvre agrandie peut devenir architecture…

▲ Ci-dessus : la Tête au carré de Sacha Sosno

« C'est un lieu pour faire vivre les gens et pour faire des signaux dans la ville. Au Moyen-âge, les façades étaient sculptées, formant ainsi des milliers de repères (...) Transférer la sculpture dans le milieu urbain, c'est lier l'œuvre au quotidien, à la rue, sortir du ghetto des galeries artistiques pour donner à voir au riche, au pauvre, au jeune et au vieux, instruit ou pas.»[10]

La Vénus de l'hôtel Elysée Palace s'inscrit dans cette même volonté : réaliser des oeuvres monumentales, fusion de formes humaines et de volumes géométriques, qui interpellent le passant, puisqu'elles sont aussi des lieux de vie.

Ci-contre : la Vénus de l'hôtel Elysée Palace ►

[10] Sosno, Discours d'inauguration de la Tête au carré, 2003

Le travail de Bernar Venet était au départ une réflexion sur les rapports de force entre l'homme et la matière, comme en témoignent ses "Lignes indéterminées".

▲ Ci-dessus : "Lignes indéterminées" de Bernar Venet, jardin Nucera, place Masséna et Quai des Etats-unis

Pour le 150ème anniversaire du rattachement de Nice à la France, la ville lui a commandé une oeuvre symbolique de l'évènement : les 9 lignes obliques, qui représentent les 9 vallées du Comté se jetant dans la mer.
Cette sculpture ajoute à la réflexion de l'artiste l'affichage d'une identité niçoise et renforce la perception de cet espace comme un lieu de vie collective.

Ci-contre : "9 lignes obliques" de Bernar Venet, un soir de Fête de la musique. ►

Conclusion

Ainsi, l'esthétique du paysage urbain contemporain à Nice témoigne d'une double volonté : d'une part l'expression d'une identité locale, enracinée dans la continuité d'un riche passé, mais aussi l'aspiration à une modernité qui donne sa place à l'invention et à la convivialité.

La mise en scène de l'espace urbain et les créations des artistes interpellent les passants, les éloignent un instant de leurs préoccupations quotidiennes et leur proposent de vivre Nice comme une "oeuvre d'art ouverte", suscitant chez eux l'étonnement, la réflexion ou l'adhésion. C'est dans cette interaction entre l'art et le regard que se construit le sens.